

## UN COURS DE FRANÇAIS, QU'EST-CE QUE C'EST ?

Marylène Constant  
Collège A. Schweitzer - La Bassée

«... Il est juste nécessaire de savoir écrire sans faire trop de fautes. Je veux bien apprendre à écrire votre langue correctement, mais cela me suffit».

Agota Kristof - *Le troisième mensonge*. Seuil 1991.

Une classe de troisième de bon niveau, début juin 1991. Les élèves de cette classe sont à trois exceptions près, orientés vers une classe de seconde de lycée. Ils ont tous en juillet obtenu le brevet des collèges. Voilà pour le cadre.

Cerner leurs représentations du français à l'issue du cursus scolaire au collège «Apprendre le français», qu'est-ce que c'est? Voilà l'objectif.

Un questionnaire ouvert : les questions sont posées au fur et à mesure du déroulement de la séquence, l'une après l'autre. Voilà pour l'outil.

«On écrit trop, on lit trop», paroles d'élèves fin décembre 1990. Désarroi du professeur de français qui sent bien qu'un enjeu fondamental est en émergence, qui pressent qu'il y a là un début de conflit lié aux représentations de l'un par rapport aux autres, qui ne trouve pas sur le moment un moyen de réellement faire exprimer ces représentations, simplement une discussion non programmée, qui certes apprendra des choses au professeur mais ne permettra pas réellement de faire évoluer ces représentations. Voilà le «Hic».

Connaître ses élèves, ce n'est pas seulement diagnostiquer les erreurs, enregistrer les réussites sur le plan du strict savoir, c'est aussi «entendre» leurs représentations et cela le plus tôt possible. Voilà pour le bilan.

*Professeur de français, de lettres, de langue maternelle et les élèves*

Premier constat, notre discipline, si nous en référons aux différentes dénominations nous qualifiant, est éclatée.

Deuxième constat, les pratiques innovantes même modestes sont la plupart du temps en opposition radicale aux représentations dominantes de l'enseignant de français ordinaire.

Les types de textes travaillés en classe sont très restreints. Le narratif et le descriptif sont majoritaires, tout-puissants jusqu'au 2<sup>e</sup> trimestre de la classe de troisième. Les écrits de fiction sont massivement utilisés tant en production qu'en réception.

Ces remarques ne sont sûrement pas le reflet de mon lieu d'exercice seulement : c'est ce qui se passe ordinairement dans les collèges ordinaires.

Certes, on peut essayer dans sa pratique de «diversifier» l'enseignement-apprentissage du français.

Oui, on peut essayer de faire en sorte de placer les élèves dans des situations dans lesquelles la lecture et l'écriture sont envisagées dans leur complexité et en interaction l'une avec l'autre.

Alors, on va essayer d'envisager la lecture-écriture dans ses composantes tant linguistiques, que textuelles, pragmatiques, communicationnelles et culturelles.

La difficulté réelle est d'organiser la diversification tant dans les classes dont on a la charge qu'au sein du collège où on enseigne.

Et voilà, ces élèves de troisième *écrivaient trop et lisaient trop*.

Ce qu'on leur propose est trop en décalage par rapport d'une part à leurs représentations liées à ce qu'ils avaient appris jusqu'à présent à l'école et ce qu'ils avaient hérité de leurs parents, de la société etc... et d'autre part à leurs pratiques habituelles.

*Qu'est-ce que donc un cours de français pour eux?*

*«C'est maîtriser les rudiments de notre chère langue, ses difficultés, ne pas faire de fête d'ourtographe» dans les missives employées dans la vie courante»* (Reynald).

*«On apprend la langue française, au CP on apprend à écrire, au CE2 on fait des dictées, au CM1 on apprend la grammaire»* (Sébastien).

*«On y apprend notre langue maternelle, la grammaire, l'orthographe»* (Anne-Sophie).

*«C'est apprendre l'orthographe des mots, faire des phrases, conjuguer des verbes...»* (Karine) et ainsi de suite, les vingt huit élèves de cette classe mettent la grammaire de phrase et la maîtrise de la norme orthographique comme composante fondamentale et première de l'enseignement —apprentissage du français. Dans leur discours, c'est ce qui apparaît en première intention ; c'est généralement la

première phrase de leur discours.

Certains moduleront et diront, c'est savoir rédiger des textes, c'est rédiger tel ou tel type de textes : ils sont minoritaires et assez peu représentatifs.

Apprendre le français, c'est donc maîtriser la norme, la règle, c'est apprendre à écrire sans faute : le mot «faute» apparaît dans leur texte à 42 reprises, le mot «erreur» une seule fois : j'ai pourtant banni le mot «faute» de mon vocabulaire pédagogique...!

Ne pas maîtriser cette norme orthographique et/ou grammaticale, c'est toujours pour eux s'exposer au jugement social ; nombreuses sont bien sûr les références à d'éventuelles demandes d'emploi, «la lettre au patron», truffées de fôtes (exemple de Reynald à l'appui : *«je vousseré, grait, Meuhsieu, de bien voulloir m'accordé une oguementhacion»*)<sup>1</sup>.

Cette prégnance de l'orthographe et de la grammaire ne pouvait qu'être source de malaises et de blocages par rapport à mes propres représentations : pour eux, c'est tout ou presque, pour moi c'est une des composantes parmi d'autres... Le constant, c'est comme le dit Dominique Bourgain que<sup>2</sup> «d'une part, partie de ces représentations peuvent former des obstacles que je dirais épistémologiques à l'apprentissage et d'autre part, toute nouvelle expérience ne saurait nécessairement constituer une expérience renouvelante».

### *Se considèrent-ils bons ou mauvais en français?*

*«Je pense que je suis bonne en français. Pas parce que je sais écrire un texte sans faute d'orthographe, ni faute grammaticale. Il est certain que cela compte mais pour moi c'est être à l'aise quand on produit un texte, agréable à lire, avec des idées claires et bien exprimées. C'est savoir communiquer car c'est se mettre sur un pied d'égalité avec les autres. C'est la satisfaction de savoir comprendre et d'être compris»* (Juliette).

Voilà l'arbre qui cache la forêt!

La forêt c'est tous ceux qui se considèrent mauvais en français car ils ne savent pas s'exprimer à l'écrit sans faire de fautes (Anne Sophie par exemple...). Et ils sont nombreux : 12 élèves qui mettent tous en évidence la nécessité absolue de connaître la grammaire et l'orthographe pour s'estimer «bon». Reconnaître les temps, bien conjuguer, etc...

avons réalisé  
mêmes face à  
qu'ils avaient  
ment, pas d'év

à propos de la réforme orthographi-  
doit pas réformer» : certes la langue  
rt pour l'apprendre et qu'on pouvait

2. — Dominique BOURGAIN, «Ecriture, représentations et formation», *Education permanente*, n° 102, avril 1990.

Etre mauvais, c'est devoir demander à sa mère la correction des fautes (Nicolas). Etre mauvais, c'est avoir de mauvaises notes en dictée, c'est avoir une mauvaise moyenne.

La forêt, c'est aussi tous les autres qui se considèrent bon en français parce que justement ils maîtrisent l'orthographe et la grammaire (Loïc), les règles du français (Vincent), «*un élève bon en français est bon en orthographe-grammaire*» (Laurent). «*Je crois avoir acquis certaines choses importantes depuis le tout début de ma scolarité, comme l'orthographe et le vocabulaire*» (Sandrine).

Quant à ceux qui ne sont ni bons, ni mauvais, c'est qu'ils ne maîtrisent pas tout et notamment pas la norme orthographique. Souvent, s'ils se considèrent ainsi, c'est qu'ils ne savent pas, d'après eux, s'exprimer correctement à l'écrit (sans fautes).

Rien ou très peu n'est dit à propos de l'organisation du texte écrit. Si un élève en parle il le formule dans ces termes : «*J'ai parfois de bonnes idées, j'ai du mal à les exprimer parce que tout ceci, c'est basé sur la grammaire...*» (Catherine).

### *Alors à quoi servent la grammaire et l'orthographe?*

«*La grammaire, ça sert à former des phrases de tout genre, simples ou complexes*» (Valérie) ; «*ça sert à faire des phrases correctes*» (Karine et beaucoup d'autres). Tout ce qui tourne autour de la grammaire de phrases est mis en évidence ainsi que la demande scolaire qui veut qu'ils reconnaissent la nature, la fonction des mots, des phrases... «*ça sert à définir la nature et la fonction de groupes de mots que nous utilisons*» (David). Et aussi, Juliette toujours aussi seule qui pense que la grammaire «*sert à structurer un texte, à y mettre un ordre*».

Quant à l'orthographe, ça sert à ne pas faire de fautes, écrire correctement les mots dans la vie de tous les jours.

Si l'orthographe est parfois considérée comme moyen de communication, c'est avant tout par rapport au jugement social qui peut en découler : «*si on écrit une lettre, ça fait mieux sans faute*» (Frédéric) ; «*un patron éliminera plus facilement une lettre truffée de fautes*» (David) : «*si on envoie une lettre d'embauche et que l'on fait beaucoup de fautes d'orthographe, et bien je peux vous dire qu'on ne sera pas engagé*» (Virginie). «*On ne peut même pas écrire à ses amis si l'on sait que la lettre sera pleine de fautes*» (Karine). Et toujours aussi seule, Juliette ; «*l'orthographe facilite la compréhension. Il est nécessaire que nous ayons le même langage écrit pour qu'on s'y retrouve et qu'on puisse communiquer*».

*Et les parents, qu'en pensent-ils?*

*«Je me souviens que lorsque j'étais en primaire et que j'avais de mauvaises notes en dictée, je devais recopier dix fois chaque mot faux. Tous les mercredis, on faisait un font très att l'orthograph devais écrire*

*s» (Catherine). «Ils pensent que souvent dit que je*

Les représentations et discours des parents recourent magiquement ceux de leurs enfants. S'il y a crise à l'adolescence, ce n'est sûrement pas sur la grammaire et l'orthographe qu'il y a divergence de vue.

Au vu de ces discours, on se dit qu'il est bien plus simple de brosser les élèves dans le sens du poil, de continuer à n'envisager d'apprendre que l'orthographe et la grammaire de phrases, qu'il est bien difficile de mettre en place un enseignement/apprentissage autre du français, qu'il est absolument nécessaire et urgent certes de prendre en compte leurs représentations mais aussi de faire évoluer ces dites représentations.

A l'issue de ce parcours très restreint, il faut sûrement aussi se demander quel aurait été le discours tenu par d'autres élèves dans d'autres lieux, plus difficiles. Il faut aussi se demander comment faire en sorte qu'ils accordent dans notre société telle qu'elle est, une visée moins utilitariste, à l'enseignement du français.